

Raymond Collardeau – Houlgate

*Témoignage rédigé à l'occasion du 70^{ème} anniversaire de la libération d'Houlgate
Pour Mme Rasselet*

1 – L'arrivée des Allemands : 17 juin 1940

Journée très chaude. Mon frère et moi traquons les doryphores et les hannetons dans le jardin, rue Pasteur.

Quelques voisins arrivent et se réunissent sur le seuil d'entrée des maisons.

Une discussion animée s'engage et je vois ma mère qui se met à pleurer. Nous accourons et apprenons qu'une avant-garde allemande est arrivée au Casino.

Nous nous éclipsons discrètement, nous nous rendons très vite à la plage... et nous voyons une patrouille de soldats arrêtée devant la mer et la scrutant attentivement. Elle est composée d'un motard, d'un side-car et d'une voiture blindée où plusieurs hommes ont pris place. Le pilote de la moto et les occupants du side-car sont impressionnants : casque enfoncé profondément sur la tête, grosses lunettes, vêtement de toile grise cirée brillante et une mitrailleuse en travers de la poitrine.

Dans la voiture découverte, un opérateur-radio parle dans un combiné. Sur le toit du véhicule une mitrailleuse et son serveur assurent la protection.

Personne ne nous regarde et nous repartons tout fiers à la maison. Nous racontons ce que nous avons vu et ... recevons chacun une paire de claques de notre mère qui s'écrie affolée :

« Je vous interdis d'aller les voir, ce sont des ennemis, ils auraient pu vous tuer »

C'est ainsi que nous apprîmes combien les Allemands pouvaient être dangereux.

2 – Le pain et les patates

Avec les réquisitions massives de l'occupant, les restrictions se firent sentir de plus en plus durement. Il était difficile de manger à sa faim et notre mère déployait une activité inlassable en ville et dans la campagne pour trouver quelque nourriture, parfois bien reçue, parfois éconduite mais revenant sans cesse à la charge.

Nous avons vite remarqué les wagons qui arrivaient à la gare et stationnaient à la petite vitesse. Ils apportaient les denrées nécessaires à la garnison (300 hommes environ).

Ceux qui contenaient les boules de pain gris et les pommes de terre étaient déchargés dans des chariots à cheval, reculés au plus près de l'ouverture du wagon. Il restait toujours un petit espace, à cause du ballast qui laissait passer des pommes de terre lancées à la fourche.

Et c'est là que nous tentions notre chance. Arrivés de l'autre côté de la voie, nous rampions sous les wagons et pouvions ramasser quelques précieux tubercules dans un sac. Il fallait être discret mais je pense que certains soldats s'étaient aperçus du manège et nous laissaient faire quelques instants avant de nous chasser en pointant leur fusil sur nous « Raous... Weg !!! » Nous filions aussitôt et revenions le lendemain !

Les boules de pain ne retombaient pas au sol. Parfois un soldat magnanime nous en donnait un morceau au wagon même. Insuffisant ! Lorsque le chariot repartait et descendait la petite côte vers le pont, nous sprintions en longeant les arbres puis bondissions à l'arrière et

s'accrochant au hayon, passions la main sous la toile et ramenions la précieuse boule, nous enfuyant ensuite par le chemin de la cascade.

Bientôt déjouée notre combine prit fin quand les Allemands postèrent un garde dans le chariot. Muni d'une cravache, il cinglait durement les mains et les bras aventureux... Les plus hardis et les plus rapides tentèrent encore leur chance, parfois avec succès mais au prix d'une douleur cuisante.

J'eus la chance car un soldat m'avait pris en amitié. Je ne comprenais pas ce qu'il disait mais il était visiblement très triste. Il m'appela par signe, sortait une photo de son portefeuille, toujours la même, ne devant en posséder qu'une et me montrait deux très jeunes enfants, ses fils de toute évidence. Puis lorsqu'il était seul de garde au wagon, me tendait un quart de boule de pain et un morceau de saucisse sèche ! Je le vis un jour porter la main à son épaule gauche et faire le geste d'arracher l'insigne (un aigle ou autre, je ne sais plus) qui se trouvait sur la manche. Plus tard on me dit que ce devait être un soldat étranger enrôlé de force dans la Wehrmacht.

3 – Les souvenirs affluent.

Je me souviens de ces centaines d'Allemands qui, pour récupérer des fatigues de la campagne de France, se reposaient à Houlgate envahissant la plage, fumant, buvant, nageant, chantant, profitant du bel été 1940.

Ils organisaient des concerts sur la plage conviant, sans succès, la population à y assister ; des défilés impeccables dans les rues claironnant à tout va leur fameuse chanson de marche :

Heidi, Heido, Heida
Heidi, Heido, Heida
Heidi, Heido, Heida, Ha, Ha, HA, Ha

Mais de notre côté, nous reprenions souvent cette chanson sur l'air d'un grand succès de l'époque :

« Lorsque descend le crépuscule
Hitler envoie ses bombardiers
Conduits par une bande de crapules
Massacrer Londres sans pitié

Ron Ron Ron font les avions
Boum Boum Boum font les canons
Glou Glou Glou font les p'tits Allemands dans l'Océan. »

Se succédèrent ensuite le début de la construction de la batterie de Tournebride, les essais de tir avec des obus d'exercice dont un tomba un jour très près de l'école jouxtant la mairie. Cela nous valut très vite la visite d'un officier allemand très embarrassé qui repartit rassuré peu après et qui nous fit apporter des bonbons par un commerçant de la ville.

Il y eut aussi le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire), le départ de notre père pour l'Allemagne, le refus d'autres requis d'obéir. Un jeune habitant de la rue Pasteur resta caché dans une maison et ne fut jamais repéré par l'occupant.

Nous subîmes le premier bombardement le 26 avril, vers 16 heures, mené par trois vagues successives de 6 avions B26 Maraudeurs (bombardiers en piqué) qui causèrent de gros dégâts à la batterie. Un Houlgatais Mr Vanderiel, requis pour travailler sur le site, fut enseveli et sauvé après de longs efforts, par les Allemands.

Le 2^{ème} bombardement eut lieu en mai encore par des Maraudeurs. 70 de ces avions pilonnèrent le site. Tout Houlgate tremblait au propre et au figuré ! Le 3^{ème} survint peu avant le débarquement et un quatrième fut lancé au matin du 6 juin entre 4 et 5 heures. Ce furent les canons des navires de guerre de la Royal Navy qui continuèrent le travail avec succès, puisqu'un matin, nous entendîmes, sur un poste à galène fabriqué par les pères de trois familles (nous vivions à trois familles dans une cave fortifiée de la rue Pasteur).

« Une batterie située à Houlgate vient d'être réduite au silence par la Marine Royale. »

En fait, il restait un canon intact qui tira jusqu'au bout et dont les Allemands firent sauter la culasse avant de se retirer.

Evoquons encore les combats d'avions au-dessus de notre tête, la mort frôlée de près quand un obus anglais tomba près de notre groupe d'enfants dans un petit champ où nous jouions et après la libération l'explosion d'une forteresse volante juste au-dessus de nous, alors que nous traversions la Dives dans une barque, le pont de Cabourg étant détruit.

4 – Et pour finir...

Après la libération, de nombreux convois transportaient les soldats vers le front passant au ralenti devant chez moi. J'eus tout le temps de voir que les combattants s'apprêtaient à manger leur déjeuner.

L'un d'eux me vit debout sur le trottoir et me tendit spontanément son repas. Je courus et rattrapai le véhicule et héritai de deux gros sandwiches de pain blanc avec une sorte de margarine et des tranches de fromage.

Figé au milieu de la chaussée et serrant ce trésor sur sa poitrine, j'entendis un coup de klaxon qui me ramena à la réalité. C'était le chauffeur du camion suivant qui demandait le passage.

J'avais connu le don de pain gris et de saucisse sèche au début de la guerre de la part d'un « ennemi ». A la fin du conflit, je recevais du pain blanc et du fromage de la part d'un libérateur.

Ces deux hommes généreux n'auraient-ils pas pu être amis sans cette terrible guerre ?

Je me le demande encore...

